

1

Coco voltige au-dessus de ma tête. Jack court à mes côtés. La joie me donne des ailes. D'un élan, je gravis la butte menant chez Raoul.

Jack entraîne Camelle dans une série de cabrioles et de poursuites endiablées. Coco se pose sur les guidons de la bicyclette de Raoul qui roule en ma direction. Mes jambes ne me portent plus. Mon cœur s'emballe. L'épuisement me couche sur l'herbe. Le soleil m'aveugle.

Raoul me rejoint.

— Pourquoi tu cours comme ça?

Je suis trop essoufflé, aucun mot ne sort de ma bouche.

— Une guêpe t'a piqué? demande-t-il en rigolant.

Ma tête lui fait signe que non. Jack et Camelle arrivent en trombe, me lèchent le visage. Leurs museaux me poussent. Mes bras les écartent. Ma respiration se calme. Je m'assois.

— C'est fait. J'ai demandé à mes parents. Ils sont d'accord.

— Tu veux dire que tu pars avec eux pour la saison des fourrures?

— Oui!

Les yeux de Raoul s'écarquillent. Figé comme une statue, il ne sait que dire et moi, je suis tout sourire.

— T'es sûr?

— Oui, oui!

— Chanceux!

— J'ai hâte!

— J'comprends. J'suis content pour toi. Quand pars-tu?

— J'sais pas mais avant j'ai plein de choses à faire. J'ai besoin de ton aide. Je veux construire une charrette pour y atteler Jack.

— Pourquoi?

- C’est lui qui tirera le traîneau lorsque nous serons sur notre territoire de chasse.
- On commence quand?
- Tout de suite si tu veux.
- Allons-y.

De retour chez moi, nous récupérons près du cabanon les roues et les essieux d’un carrosse mangé par la rouille. Curieux, Jack et Camelle épient chacun de nos gestes puis partent en cavale.

Le travail progresse rondement. Bientôt nous scions de vieilles planches d’épinette pour fabriquer la plate-forme sur laquelle nous fixons solidement les essieux. L’opération terminée, nous huilons les roues qui tournent rapidement.

- Ça marche! s’exclame Raoul. On travaille bien.
- À deux c’est plus facile.
- On devrait construire une petite boîte à l’arrière de la plate-forme pour s’adosser.
- Ben oui! Et on pourra mettre des choses dedans comme dans un coffre.

La sueur au cou, nous reprenons le travail. En peu de temps, la petite boîte prend forme. Lucie arrive à l'improviste. Silencieuse, elle tourne deux fois autour de nous et de la charrette. Je sens dans mon dos le poids de son évaluation.

L'inspection complétée, ses lèvres esquissent un sourire.

- C'est beau!
- T'aimes ça?
- Oui, c'est bien fait.

Si elle avait dit le contraire, nous ne l'aurions pas crue. Elle nous suggère de faire un coussin en pliant une poche de jute et de le fixer sur la plate-forme.

- Ce sera plus confortable.

Sitôt dit, sitôt fait. Ensuite, elle recommande de recouvrir de peaux de lièvres la façade de la boîte servant de dossier. Immédiatement, nous passons à l'action. Et quelle

bonne idée! Les fourrures blanches et brunes rehaussent l'apparence de la charrette.

Nous croyons avoir terminé. Mais non! Lucie propose cette fois de clouer sur le côté droit de la boîte une longue perche sur laquelle elle attache une queue de renard.

L'imagination de Lucie n'en finit plus d'inventer. Voilà que nous vissons une vieille plaque d'immatriculation à l'arrière de la boîte et une trompette à l'avant. Nous nous apprêtons à ranger les outils de mon père quand Lucie nous conseille de clouer ici et là des capsules de bouteilles de boisson gazeuse.

- Ah non! rouspète Raoul.
- Ça serait plus beau!
- C'est assez beau de même. C'est une charrette qu'on fait, pas un char allégorique.
- Raoul a raison, Lucie. Nous voulions construire une charrette toute simple. Nous avons réussi et, grâce à toi, elle est plus belle.

– Je croyais que vous aimiez les décorations.

– Oui, mais il faut savoir s'arrêter. La charrette n'a pas besoin d'autres décorations.

Pendant la soirée, mon père taille les lanières de cuir et fabrique le harnais pour Jack. La nuit venue, je dors peu, imaginant des aventures nouvelles avec ma charrette en compagnie de Jack.

Le chant des oiseaux me tire de mon sommeil. Du haut de la dune, j'observe l'aube venir. Tout est calme. Les vagues de la mer baignent la plage. De la main, je salue le soleil qui pointe à l'horizon. Déjà les mouettes surveillent le déferlement des vagues et font bonne pêche.

La joie palpite dans mon cœur. J'ajuste le harnais sur Jack, lui frotte le dos. Sa langue me mouille le nez. Il devine mon bonheur. Je vois dans ses yeux marron sa hâte de dévaler la dune. Mes bras encerclent son cou.

– T’es prêt, mon beau Jack?

Il me répond de ses «wouf... wouf...» enjoués.

– Crâ... crâ... crâ..., lance Coco, perché sur le poteau de la corde à linge.

– Toi aussi, Coco, tu veux venir? Viens, allez, viens.

Ses ailes ouvertes le déposent sur mon épaule. Je m’installe sur la charrette... appuie mon dos sur la boîte arrière. Les oreilles de Jack se dressent. Ses muscles se tendent. Il attend le signal. Je jette un dernier regard sur l’horizon et claque sèchement les guides de cuir.

– Vas-y, mon beau Jack! Vas-y!

D’un trait, il s’élance. File droit comme une flèche. La charrette tressaute sur le sentier cahoteux. Les secousses inquiètent Coco qui s’envole. La vitesse augmente. La mer vient vers nous. Et roule... roule la charrette sur le sable dur. Un vrai bolide!

– Hi! ha!... Hi! ha!... je m'époumone.

Mes cris stimulent Jack. Langue pendante, il court plus vite. Cheveux et poils au vent, nous fonçons dans la liberté. Les roues de la charrette fendent les flaques d'eau laissées par les vagues et lancent derrière des jets argentés qui montent vers le ciel.

Je suis détrempé. Mes lèvres goûtent le sel. Coco vole en rase-mottes, s'amuse à nous couper la route. Nous zigaguons pour l'éviter. Les griffes de Jack creusent le sable. Gauche, droite, nous découpons la berge. À vive allure, nous dévorons l'étendue de la plage.

Coco vient vers nous. D'un coup d'aile sournois, il fouette l'oreille de Jack qui change de direction. Je perds l'équilibre. La charrette tourne sur deux roues. La roue avant se cogne sur une roche... et, léger comme une plume, j'exécute un vol plané.

J'atterris lourdement sur un amas de gravier, la tête pleine d'étoiles et la peau de

l'avant-bras déchirée. Jack se porte à mon aide. Sa langue désinfecte la blessure brûlante. À la vue de la roue intacte, un profond soupir quitte ma poitrine. Aussitôt mon mal disparaît presque complètement.

Les jours suivants, nous poursuivons l'aventure toujours plus loin. Copain-copain, nous allons sans but précis à la découverte de la plage immense. L'air frais de la mer sent bon. Pluviers et bécassines jacassent sur la grève. Goélands, mouettes et cormorans font la sieste au large. Des cumulus se promènent dans le ciel bleu...

De temps à autre, nous nous reposons sur des îlots de verdure. Allongé sur le manteau de la terre, j'appuie ma tête sur les flancs de Jack. J'écoute les sons de la vie grouillante qui charment mes oreilles. Mes yeux parcourent le ciel. Les nuages deviennent baleines, loups, harfangs des neiges... C'est amusant.

Mes pensées voyagent dans le vaste espace. Mes rêves se multiplient. Je me vois,

chaussé de raquettes, marchant sur les traces de mon père. Martres, visons et loutres nous offrent leurs belles fourrures. Le bonheur m'entoure. Mes paupières s'abaissent, se ferment...

Nous revenons, la boîte arrière de la charrette remplie de coquillages et de plantes multiples. À l'aide de ses précieux livres, Lucie les identifie. J'apprends que la savoyane guérit le mal de gorge, que la sphaigne rouge soigne la fièvre, que le lichen soulage les brûlures, et les nénuphars, le mal de tête.

– La nature, explique Lucie, est notre terrain de jeu et aussi notre pharmacie.

– C'est pour ça qu'il faut en prendre soin.

Toutes ses dents blanches me sourient. D'une page à l'autre, les épaules collées, nous poursuivons notre apprentissage.

Au fil des jours, je découvre plusieurs mots nouveaux. Quelle satisfaction de connaître le nom des oiseaux et des animaux

qui habitent la forêt, des poissons qui nagent dans les rivières et les lacs, des plantes qui habillent la terre: celles qui nourrissent et celles qui guérissent.

Pour moi qui veux tout savoir sur la nature, les livres de Lucie sont une bénédiction. Et si une question demeure sans réponse, je trouve souvent la solution auprès de mes parents.

Chaque soir, avant de glisser dans mon sommeil, je trace sur l'une des cases du calendrier de la cuisine un nouveau X bien gras. Chacun d'eux me rapproche du grand départ prévu pour la fin de septembre.

Si j'étais magicien, je ferais disparaître tous les jours me séparant du beau voyage. C'est long attendre. Heureusement, mes activités avec Lucie et Raoul apaisent mon impatience.